

BIBLIOTHÈQUE EUROPÉENNE

LES
ROMANTIQUES
ALLEMANDS

PRÉSENTÉS PAR
ARMEL GUERNE

AVEC DES TRADUCTIONS DE
MM. ALBERT BÉGUIN, LOU BRUDER
J.-F. CHABRUN, RENÉ JAUDON, ROBERT VALANÇAY
M^{ME} KLEE-PALYI ET G. SOCARD

te
b

DESLÉE DE BROUWER

PRÉFACE

Il apparaît que perdre l'essentiel sous l'accumulation maniaque des détails, et par d'impressionnantes totalisations plurielles étouffer le singulier grandiose de la vie, décidément soit la plus savante activité de notre époque si savante, qui ne sait plus ignorer, deviner, ni aimer. La peur de l'avenir souffle dans notre temps comme un vent d'épouvante et le tient détourné. On a lâché la vie pour s'occuper plus aisément des circonstances de la vie, en dresser plus commodément l'inventaire notarié, en façonner et refaçonner sans cesse les minutieuses maquettes de carton. Mieux encore, on s'attache, dirait-on, enfoncé sans espoir dans cette fatalité mensongère, à désarmer jusqu'au passé de ses grandeurs et de ses feux, qui pourraient nous brûler encore, dans l'effroi qu'il pût être braqué sur nous comme le canon vengeur d'une humanité vivante encore sur une humanité qui se déserte, ou comme un doigt tendu qui nous rappelle à notre honte. Il y a si peu d'existence et de vérité vive dans l'aujourd'hui, voyez-vous, qu'il faut bien que vous autres, on vous démonte et vous explique, afin de nous bien démontrer à nous-mêmes que vous n'avez été pas, et en rien, plus que nous.

Avec le Romantisme allemand, l'entreprise aura été d'autant plus facile, qu'à l'exception de quelques génies qu'on ne compte pas comme des romantiques, il n'y a pas eu d'autre romantisme en France qu'un romantisme *littéraire*, ce qui est dire: à peu près rien. Chateaubriand, Nerval ou Baudelaire existent par eux-mêmes; Victor Hugo aussi. Et Parny, Forneret ou de Guérin, dans un pays et dans une langue où chaque génération apporte sa floraison depuis des siècles, avec tous les petits romantiques à leur suite et les folliculaires accoutumés, sont des cas littéraires.

On parlera donc du Romantisme allemand comme d'une École littéraire, et de même du Romantisme anglais, du Romantisme américain, du Romantisme portugais, espagnol, norvé-

PROSE

UN FRAGMENT RETROUVÉ

Eugène et Lothaire.

Théobald et Oscar.

(Communisme spirituel)

Disposition.

Coucher de soleil. La chapelle. Ample et riche paysage. Fleuve. Forêts. Les amis. Il n'y a plus que la chapelle encore éclairée. La conversation vient à tomber sur le moyen âge. Les ordres monastiques dans leur sens idéal. Leur influence sur la religion et sur les sciences également. La double orientation a pris des directions opposées, les ordres sont déçus, mais des institutions analogues ne seraient-elles pas souhaitables? C'est que, justement, nous partons du principe diamétralement opposé, c'est-à-dire de l'universalité de l'incroyance, pour justifier sa nécessité dans notre temps. Cette incroyance est partie intégrante de la critique scientifique de notre époque, laquelle annonce et précède la spéculation positive; il ne sert à rien de gémir là-dessus: il faut y remédier. Ou bien les sciences aboliront la Chrétienté, ou elles feront un avec elle, car la vérité ne peut être qu'une. Il s'agit donc de ne laisser pas la Science s'attacher et se subordonner à des objets extérieurs, mais au contraire, avec la foi en cette Unité désirée et pressentie par quiconque aime et connaît l'humanité, de lui créer une existence propre, grandiose et digne. Séminaires et académies de notre temps. Les *académies nouvelles*.

(Essai de développement)

Une journée magnifique allait toucher à sa fin. La lumière déclinante semblait soudain rassembler toutes ses forces encore, et jeter ses derniers rayons d'or sur une chapelle, simple et charmante, érigée au sommet d'un coteau délicieusement revêtu de vignes et de prairies. Déjà le vallon, au pied de la colline, n'était plus atteint par l'éclat lumineux, et seul le bruissement de l'onde laissait deviner la présence toute proche du Neckar qui, cependant que la mélodie du jour allait s'évanouissant, haussait à mesure le ton de son murmure pour saluer l'arrivée de la nuit. Les troupes étaient rentrés et il n'y avait plus guère, à la

lisière du bois, que le surgissement furtif d'un animal en quête de sa nourriture sous le ciel découvert. Un grand esprit de calme et de mélancolie se répandait sur tout.

— Lothaire, se prit à dire un des deux jeunes hommes qui avaient contemplé longuement, sur le degrés de la chapelle, la splendeur du spectacle, et qui venaient de se reculer un peu pour dire adieu au tout dernier rayon étincelant sur le toit de la chapelle, — Lothaire, ne te sens-tu pas, toi aussi, serré d'une douleur secrète quand l'œil du ciel se retire ainsi de la nature et que la vaste terre se pose alors comme une énigme, dont le mot ne nous est pas donné? Regarde: voilà que la lumière disparaît à présent et que les fières montagnes se drapent dans la ténèbre. Cette immobilité est troublante, et c'est comme un poison que revient le souvenir de la beauté passée. Je l'ai senti des centaines de fois, avec une impression analogue, quand il me fallait quitter le libre ciel de l'aether antique pour revenir et entrer dans la nuit du présent, sans jamais y trouver d'autre remède que le raidissement de la résignation, qui est la mort de l'âme. C'est un sentiment accablant et combien douloureux que le souvenir d'une grandeur défunte: on se trouve comme un malfaiteur devant l'Histoire; et plus est vif, plus est vivant le sentiment qu'on a d'elle, plus on est ébranlé, et violemment, au réveil de ce rêve. C'est un abîme qu'on voit ouvert entre ici et là-bas; et pour moi en tout cas, tout est perdu, de ce qui fut si grandiose et si beau, perdu et à jamais.

Vois cette chapelle, par exemple: quelles ne furent pas la puissance et l'immense grandeur de l'esprit qui présida à sa construction; quelle majesté et quelle force n'avait-il pas sur le vaste monde! Il couronnait le rustique coteau de ce paisible sanctuaire, et dans les plaines de la vallée il bâtissait son monastère, dans le tumulte de la ville, la cathédrale somptueuse. Des milliers d'hommes lui faisaient vœu d'obéissance en revêtant la bure, et dans la pauvreté et le mépris des délices que peut offrir la terre, ils la parcouraient de tous côtés et s'y répandaient dans un apostolat agissant... mais je n'ai pas besoin de te raconter, tu connais l'Histoire Universelle! Or, où est tout cela? Ce n'est pas, tu le comprends bien, à ces matières mortes parvenues jusqu'à nous depuis ce siècle, que s'adresse ma question; mais à la forme, si tu veux, à la forme initiale qui les a engendrées, à cette énergie et à ses conséquences qui, tout en paraissant aller se perdre à l'infini, n'en portaient pas moins toujours, et jus-

qu'aux plus lointaines, une constante harmonie du centre lui-même: cette énergie et ses conséquences qui dans toutes leurs variations conservaient le ton et l'écho de la mélodie première. Oui, c'est bien la forme, entendue ainsi, qui constitue pour nous l'unique point de comparaison possible avec les circonstances où nous sommes, puisque la matière est toujours une donnée; la forme, elle, est l'élément de l'esprit humain: la liberté y agit comme loi, et la raison s'y fait présente. Or, compare à présent ces temps-là et le nôtre. Où vas-tu trouver quoi que ce soit de commun? Où est le pont, pour faire passer de ces régions jusqu'à nous, tant et de si merveilleuses splendeurs? Où est-il, l'esprit puissant de piété qui a fondé les Ordres, érigé les églises, et tout cela d'un seul et même élan? cet esprit qui avait pour foyer un centre unique, dressé au-dessus du monde de jadis, le dominant, et qui maintenait sur toutes choses le pouvoir de son intelligence et sa vertu de foi...

UN FRAGMENT D'HYPÉRION

(dit: DE FRANCFORT)

Lorsque j'étais enfant, paraît-il, tendant les bras vers les joies et la satisfaction, la terre m'offrait le don de ses fleurs, de ses fruits, et c'est en souriant que la nature très-puissante se prêtait aux jeux de l'enfant.

Lorsque m'avait rejeté la mer après le bain, à bout de forces et nu, reposant sous les ruines, il y avait un homme pour veiller sur moi, qui me reconfortait, et lorsque je me réveillais, un œil apitoyé était posé sur moi.

N'était-ce pas l'amour? Lui qui revigore la végétation avec la pluie et la rosée, qui répand sur les fleurs la lumière du ciel afin que s'ouvre leur cœur et qu'elles croissent à la joie: Mon cœur aussi s'ouvrirait, et moi aussi je grandissais à la joie.—Pourquoi suis-je à présent abandonné? Abandonné. En vérité n'ai-je plus rien qui puisse toucher un cœur, l'émouvoir de pitié? Les morts non plus ne remercient.

Ah! laissez-moi, laissez-moi donc!

Quoi? que voulais-je aussi? Qu'y a-t-il donc que j'aie manqué? Et que répondra-t-on quand je n'y serai plus et que les gens demanderont: Qu'est-ce donc qui lui a fait défaut?

Hélas! on ne demandera rien et nul ne répondra.

Mais alors, que voulais-je donc?

Ce que l'œil d'un mortel ne peut voir et que j'ai vu: l'Amour qui m'est une fois apparu dans un merveilleux rêve de joie, — faut-il que cela meure?

La fable dit des hommes qu'ils ont tué la divinité alors présente.

Oui! Maintenant je comprends cela. La fable est la vérité.

Mais ne va pas le dire! Ils ne te croiraient pas, et s'ils te croyaient ce serait leur mort, — une muette et lente mort! Oh! vous pourrez vous moquer, quand je n'y serai plus, vous moquer en disant: il est mort pour un rêve qui ne s'est pas accompli.

Ainsi donc c'était bien un rêve, l'Amour qui m'était apparu? Et à bien y veiller, on ne saurait trouver de lui nulle trace? Nulle trace au réveil? Des traces, il n'est pourtant pas impossible d'en découvrir, pour peu qu'on cherche avec assez d'ardeur et de zèle fervent, pour peu qu'on y regarde suffisamment longtemps. Oh! je puis en parler. N'ai-je donc pas marché en quête de ces traces, marché jusqu'à l'épuisement? n'ai-je pas regardé jusqu'à en être aveugle? de sorte que maintenant la nuit est devant moi, la nuit, comme dans le tombeau! Ah! si quelqu'un pourtant parlait de moi...

HYPÉRION

(Fragment de *La Thalia*¹)

ZANTE

A présent je veux revenir dans mon Ionie natale. Car c'est en vain que j'ai quitté ma patrie et *cherché la vérité*.

Mais aussi, comment des mots eussent-ils pu suffire à mon âme assoiffée?

Ce sont des mots que j'ai trouvés partout; des nuées, mais de Junon point.

Oh! je les hais, je les hais comme la mort, toutes ces médiocrités lamentables faites de peu et de rien. Mon âme tout entière se hérissé devant le non-être.

Ce qui ne m'est pas tout, et éternellement tout, ne m'est rien. Mais où se trouve-t-elle pour nous, mon Bellarmin, cette unité,

1. Ainsi nommé parce que cette version, dont Hölderlin ne devait rien conserver par la suite, a paru dans la revue de Schiller. (A.G.)

TABLE DES MATIÈRES

Préface	7
-------------------	---

F. HÖLDERLIN

1770-1843

POÉSIE (<i>Textes allemand et français</i>):	
Hypérion: Chant du Destin	13
Hymnes: Aux Poètes	15
Le Rhin	19
A la source du Danube	30
L'Ister	37
Mnémosyne	41
Derniers poèmes	41
PROSE: Un Fragment retrouvé (Communisme spirituel)	
Fragment d'Hypérion (de Francfort)	60
Hypérion (Fragment de <i>La Thalia</i>)	61
Hypérion (Version définitive) Sur l'Allemagne	65
Diotima écrit à Hölderlin (mars 1799)	69

SUR HÖLDERLIN

Bettina à C. de Gunderode	73
Essai de W. Waiblinger	84
G. Schwab: La mort de Hölderlin	115

JEAN PAUL (FRIEDRICH RICHTER)

1763-1825

L'Éclipse de Lune (<i>Tr. G. de Nerval</i>)	128
Un Songe: Discours du Christ mort (<i>Tr. M^{me} de Staël</i>)	133
Du Journal (<i>Tr. Albert Béguin</i>)	135
Rêve de Walt (<i>Tr. Albert Béguin</i>)	137
Ébauche d'un Rêve de l'Enfer (<i>Tr. Albert Béguin</i>)	141

L. TIECK

1773-1853

Le Voyage dans le Bleu (<i>Tr. Robert Valançay</i>)	143
Sur le Rêve et le Merveilleux	190

NOVALIS

1772-1801

Hymnes à la Nuit	193
Les Fragments: Pollens	206
Paralipomènes	216
Monologue	218